

# Małgorzata Jednoralska-Józefczyk

---

## „Texaco” : ville créée ou ville créante ?

---

Cahiers ERTA nr 1, 67-72

---

2008

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

**Małgorzata Jednoralska-Józefczyk**

Université de Gdańsk

## **Texaco : ville créée ou ville créante ?**

Dans tout l'univers, selon Tadeusz Peiper, il n'y a pas de chose plus changeante qu'une ville, et ce qui s'ensuit, son instabilité entraîne des difficultés à la décrire. D'après lui, une chose si instable ne permet jamais d'être définie<sup>1</sup>. Ici, on essaiera, quand même, de faire quelques remarques sur ce phénomène qu'est la ville, ainsi que sur ses habitants et leur volonté de maîtriser cet espace. Parfois le désir de posséder et d'arranger un morceau de terre détermine tous leurs choix durant la vie. Celui-ci s'avère coûteux et exigeant, quelquefois il faut vraiment lutter pour atteindre son but. Ainsi les héros du roman *Texaco* de Patrick Chamoiseau se mesurent à un défi : celui « d'appriivoiser » la ville.

Dans le monde créé par Chamoiseau, la ville est une partie spécifique de l'espace, elle obtient de nouvelles valeurs, mais en même temps, des missions à remplir.

Dans le roman en question, on tentera d'analyser la dichotomie existant au sein de la ville ainsi créée – qui est donc l'objet d'un certain processus – et de la ville créante, celle qui apparaît comme un sujet actif, qui influe sur les habitants. La ville, d'abord conçue par la pensée, puis construite avec les mains, devient elle-même un chantier où se forme un nouveau habitant. Un homme qui conquiert l'espace et qui conserve la mémoire de ses ancêtres peut enfin s'identifier avec ce lieu.

En lisant *Texaco*, on s'aperçoit très vite que la ville joue ici un rôle majeur. Ainsi, toute l'œuvre se compose de chapitres dont les titres suivent l'ordre selon lequel le quartier créole se développe : « temps de paille », « temps de bois-caisse », « temps de fibrociment » et enfin « temps béton ». Au fur et à mesure de la lecture, on observe que la ville ne signifie pas ici seulement un endroit où habiter, mais quelque chose de plus important. Il serait peut-être juste d'apprendre l'histoire de *Texaco* de l'époque qui précède sa création. L'introduction à l'atmosphère de l'île et à son histoire paraît indispensable pour comprendre les raisons qui guident les habitants de cette terre dans leurs actions.

---

<sup>1</sup> Voir E. Rybicka, *Modernizowanie miasta : Zarys problematyki urbanistycznej w nowoczesnej literaturze polskiej*, Kraków, Universitas, 2003, p. 230.

La deuxième chose qui distingue cette ville d'autres, c'est le moyen de la nommer : « La langue créole ne dit pas *la ville*, elle dit *l'En-ville* qui désigne ainsi non pas une géographie urbaine bien repérable, mais essentiellement un contenu, donc, une sorte de projet. Et ce projet, ici, était d'exister »<sup>2</sup>. L'En-ville est donc la scène de la revendication identitaire non seulement dans la dimension spatiale, mais qui s'effectue aussi au niveau de la langue. Le projet et le contenu, ces deux valeurs principales définissent ce que l'on appelle ici la ville. Plusieurs manifestations linguistiques ont lieu dans ce roman : d'abord, la langue créole et en gros la Créolité, entendue comme l'histoire et la tradition de l'île, la culture orale y comprise. « Créolité » peut signifier ici le projet, alors que le verbe « exister » explique une intention et une grande détermination de rendre ce projet réel. « Exister », c'est aussi une notion qui nous renvoie à la première question de notre titre, à savoir à la ville qui constitue un objet subissant des changements. Au début de son existence, Fort-de-France était le siège des békés (Blancs) où les créoles ne pouvaient effectuer que des travaux au profit de ceux-là. Ce temps est évoqué par Marie-Sophie Laborieux, la fondatrice de *Texaco*, dont le père, Esternome, « lui montra les balcons dont il avait retaillé la rambarde et sur lesquelles, oubliées de lui, des mulâtresses rêveuses accoudaient des soupirs »<sup>3</sup>. Bien que la narratrice principale du roman dise, dans un de ses précieux cahiers : « C'est quoi l'En-ville ? tu dis. C'est pas lieu de bonheur. C'est pas lieu de malheur. C'est calebasse du destin »<sup>4</sup>, l'En-ville était perçu comme un lieu de travail, un but de la conquête d'un mieux-être qui ne pouvait se réaliser que dans la ville ou à sa périphérie, mais la ville avait surtout du sens de la liberté, du bonheur. C'était un endroit où l'on ne se sentait plus un esclave. Vivre en ville signifiait la fin des travaux aux champs qui étaient le synonyme de l'esclavage. Habiter en ville, c'était ne plus être dominé. C'est pourquoi le développement de la pensée créole ne pouvait avoir lieu sans une dimension spatiale. Cela explique une grande détermination pour gagner son coin dans la ville. Comment aboutir à cette fin ? La réponse semble être donnée par Mentô, un des personnages de *Texaco*, le mystérieux savant qui avait proféré auparavant :

Prendre (lui aurait signifié le Mentô avec des mots sans accroche pour la mémoire consciente) prendre de toute urgence ce que les békés n'avaient pas encore pris : les mornes, le sec du sud, les brumeuses hauteurs, les fonds et les ravines, puis investir ces lieux qu'ils avaient créés mais dont nul n'évaluait l'aptitude à dénouer leur Histoire en nos mille cent histoires. *Et c'était quoi ces côtes-là ?* je demandai à mon papa. Lui, sénateur en goguette, me lorgna de travers afin d'évaluer mes mérites pour la révélation, puis dans un français très appliqué me murmura deux fois, une pour l'oreille, l'autre droit au cœur : *L'En-ville fout' : Saint-Pierre et Fort-Royal...*<sup>5</sup>

Le processus d'affirmation ne peut se déployer sans la conquête d'un espace :

<sup>2</sup> P. Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992, p. 422.

<sup>3</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p. 122.

<sup>4</sup> Ibidem p. 322.

<sup>5</sup> Ibidem pp. 65-66.

Je ne sais pas si jamais je compris, mais mon Esternome [...] avait perçu ceci ; entre les hauteurs d'exil où vivaient les békés, et l'élan des milâtes en vue de changer leur destin, le nèg-de-terre avaient choisi la terre. La terre pour exister. La terre pour se nourrir. La terre à comprendre, et terre à habiter<sup>6</sup>.

La ville qui était le but de leurs efforts se divisait en deux : le centre et les faubourgs. L'En-ville était occupé par les Blancs dans le sens physique et mental : « L'En-ville était la part des békés-magasins et blancs-france à bateaux. Les mulâtres [...] y mouvementaient raides afin d'élargir leur faille. Mais, c'était déjà clair, malgré leurs grands discours et leurs tapes sur l'épaule, les milâtes pour l'instant, à l'instar des lucioles, n'apposaient la lumière qu'aux ambitions de leur seule âme »<sup>7</sup>. En conséquence, au début, plus le centre appartenait aux békés, plus les banlieus devenaient les zones des autochtones. Le centre se proposait alors d'être un symbole de la civilisation, de la vie moderne. Les nouvelles valeurs de la vie citadine plaçaient en marge l'histoire et la culture de l'île. Pourtant les gens venant des faubourgs semblaient acquérir la responsabilité de protéger la mémoire de l'île. L'urbaniste, après avoir écouté Marie-Sophie Laborieux, dit ainsi dans le roman :

Elle m'apprit à relire les deux espaces de notre ville créole : le centre historique vivant exigences neuves de la consommation ; les couronnes d'occupation populaire, riches du fond de nos histoires. Entre ces lieux, la palpitation humaine qui circule. Au centre, on détruit le souvenir pour s'inspirer des villes occidentales et rénover. Ici, dans la couronne, on survit de mémoire. Au centre, on se perd dans le moderne du monde ; ici, on ramène de très vieilles racines, non profondes et rigides, mais diffuses, profuses, épandues sur le temps avec cette légèreté que confère la parole. Ces pôles, reliés au gré des forces sociales, structurent de leurs conflits les visages de la ville<sup>8</sup>.

La mémoire et l'histoire trouvent donc pour elles-mêmes un lieu, les faubourgs ou « les couronnes », comme les appelle l'auteur. C'est ici que la langue créole prend sa place par opposition au français du centre. Il existe donc une dichotomie entre le français de l'Hexagone d'une part, et d'autre la ou les langues parlées sur le sol caribéen. Un tel cadre linguistique n'est pas sans implication sur les plan identitaire et culturel, comme le remarque Chiara Molinari. Ici, comme dans les autres littératures francophones ayant subi le phénomène du colonialisme et l'écrasement qui s'ensuit, il existe une obligation de se redéfinir. Par conséquent, elles rendent compte de recherches identitaires, culturelles et linguistiques qui s'entrecroisent et s'influencent réciproquement<sup>9</sup>. Le français imposé comme la langue du centre et de la civilisation laisse le créole en quelque sorte stigmatisé comme la langue d'histoire et de mémoire. Texaco constitue l'un des endroits où cette dichotomie est bien visible. D'abord dérivé du centre de la ville, il devient ensuite un lieu où la tradition et la culture de l'île se révèlent très importantes. Pour ses habitants

<sup>6</sup> Ibidem, pp. 95-96.

<sup>7</sup> Ibidem, pp. 90-91.

<sup>8</sup> Ibidem, pp. 188-189.

<sup>9</sup> Ch. Molinari, *Réseau spatial et linguistique : le cas de Patrick Chamoiseau*, [www.univ-rouen.fr/dva-lang/glottopol](http://www.univ-rouen.fr/dva-lang/glottopol) (consulté le 20 avril 2008).

respectant l'histoire, le pouvoir de former et de décider de l'avenir de cet endroit apparaît comme une mission à accomplir. Étant déjà héritiers, ils deviennent constructeurs du quartier :

Alors Idoméinée disait : Mais c'est quoi la mémoire ?

C'est la colle, c'est l'esprit, c'est la sève et ça reste. Sans mémoires, pas d'En-ville, pas de quartiers, pas de Grand-case.

Combien de mémoires ? demandait-elle.

Toutes les mémoires, répondait-il. Même celles que transportent le vent et les silences la nuit.

Il faut parler, raconter, raconter les histoires et vivre les légendes. C'est pourquoi.

Tu fais aussi l'En-ville par ce que tu y mets, précisait mon Esternome<sup>10</sup>.

D'après Esternome, le fondateur de Texaco, et plus tard, d'après ses continuateurs, toute la mémoire et toute l'histoire de l'île vivent parmi ces maisons pauvres, construites avec tant de détermination ; dans les histoires transmises d'un homme à l'autre. Comme le dit Patrick Chamoiseau : « Le tissu urbain est toujours la production d'un rapport de forces historiques et culturelles. Le travail, la mémoire, les affrontements historiques y sont inscrits. [...] Il reproduit aussi l'affrontement des classes sociales et les oppositions raciales »<sup>11</sup>. Dans *Texaco*, des occupants illégaux sur le site du futur quartier luttent pour que ce lieu de leur tradition dont ils se sentent héritiers soit pris enfin en considération. Anciens esclaves, ils tiennent beaucoup à l'inclusion de Texaco à l'En-ville. En même temps, ils en craignent. Toutes les petites cabanes, des sentiers connus et apprivoisés, constituent un garant de la sécurité. L'En-ville et ses rues droites proposent quelque chose de désiré mais aussi d'inconnu, voire de dangereux :

C'est pourquoi nous vîmes avec horreur les bulldozers de la mairie entrer dans Fond Populaire, repousser la falaise, et combler la rive jusqu'à construire une route qui nous traversa en direction de Pointe-des-Nègres, nous exposant au regard de l'En-ville et des autos qui l'empruntèrent<sup>12</sup>.

Et encore :

Cette route [...] est la logistique avancée d'une attaque policière définitive. Ils viendront avec des bulldozers et ça sera fini pour nous. Ils viendront écraser nos viscères dans le macadam. [...] Il y eut donc une sorte de nervosité atroce. Craignant de nous attirer un surplus d'attention, personne n'osa questionner la mairie. Nous nous préparions à subir ce que nous avions connu et à renaître une fois encore des assauts. Nous étions prêts<sup>13</sup>.

Les habitants du futur Texaco se rendent compte qu'ils créent une sorte de couche sociale différente de celles qui habitent d'autres quartiers et le centre-ville. C'est justement ce lieu qui contribue à la naissance de gens déterminés à lutter pour leur raison d'être. C'est un espace qui exige des esprits forts. Comme le remarque Gregory Urry, les couches sociales forment l'espace de la ville, mais, en même temps,

<sup>10</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p. 197.

<sup>11</sup> M. Peterson, *L'imaginaire de la diversité. Entrevue à Patrick Chamoiseau*, <http://www.potomitan.info/divers/imaginaire.htm> (consulté le 3 mai 2008).

<sup>12</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p.414.

<sup>13</sup> Ibidem, pp. 414-415.

la différenciation de l'espace influe sur elles. L'un conditionne l'autre<sup>14</sup>. Nous voyons la ville qui est en train d'être créée et la ville qui agit déjà. La construction de Texaco exige du travail physique (c'est une première catégorie), mais aussi un effort mental (la deuxième catégorie). Ici, la ville, la lutte contre elle, se révèlent un stimulus pour s'orienter vers l'avenir et lui trouver une nouvelle signification :

L'En-ville désormais nous prenait sous son aile et admettait notre existence. Il me dit, en effet, que l'En-ville intégrerait l'âme de Texaco, que tout serait amélioré mais conservé selon sa loi première, avec ses passes, avec ses lieux, avec sa mémoire tellement vieille dont le pays avait besoin. [...] Il me dit que Texaco sera réhabilité sur ses lieux et dans la tête des gens comme cela s'était passé pour les mangroves opaques. Je lui dis que cela ne serait pas facile, qu'il y aurait des grincements, des pleurs, des refus, que nous étions habitués à nous battre, à crier, et que nous allions nous battre avec lui pour avancer dans ce qu'il nous proposait, mais que l'essentiel était là, que nous entrerions dans l'En-ville à ses côtés, riches de ce que nous étions, et forts d'une légende qui nous était de plus en plus limpide<sup>15</sup>.

La ville, créant la culture, remplit deux rôles : elle est un produit créé par l'homme, mettant en ordre et organisant la nature originelle et, en même temps, elle constitue un agent qui produit de nouvelles valeurs, agent qui contribue au développement civilisateur qui régule la vie sociale<sup>16</sup>. Dans le roman de Chamoiseau, au début, les quartiers créoles comme Texaco étaient créés par opposition au centre-ville qui appartenait aux Blancs. Après quelque temps, il s'avère que, la plupart des békés étant partis, il n'y avait plus contre qui lutter : « Dans l'En-ville, on ne voit plus les békés. Alors, comment les frapper ? Il n'y a plus de Grand-case, alors d'où maronner »<sup>17</sup>. Au moment où l'ennemi disparaît, il faut, de nouveau, réguler et définir les principes de l'existence. C'était un déclencheur pour la création de la ville créole proprement dite. La lutte contre les békés mise à part, les habitants de Texaco devaient alors construire quelque chose d'eux-mêmes. Plus que l'état des bâtiments y comptait l'esprit créole. Dans le roman on lit une des notes de l'urbaniste : « Face à la ville créole, l'urbaniste créole doit oublier la ville. Quand je dis "urbanisme créole", j'invoque : *mutation de l'esprit* »<sup>18</sup>. L'essentiel du quartier créole, ce qui paraissait très important pour les autochtones, c'était le génie de leur région, caché dans la culture, la tradition, dans la manière de penser et de percevoir le monde. Pourtant, même dans les faubourgs, sièges de la tradition, les gens ressentaient le changement. Les destructions successives des cabanes à Texaco et leurs reconstructions renforçaient la solidarité des habitants et suscitaient le sentiment d'identification avec ce lieu et avec d'autres. Les habitants apprenaient à s'entraider, ils commençaient à ressentir un rapport particulier à ce quartier. Cette solidarité créole est bien visible vers la fin de l'histoire où chaque maison du quartier est considérée comme la sienne. Ainsi que le dit l'auteur du roman, « Le "je" du personnage de

<sup>14</sup> Voir G. Urry, *Social relations and spatial structures*, Macmilan, London, je cite d'après I. Sagan, *Miasto. Scena konfliktów i współpracy*, Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, 2000, p. 9.

<sup>15</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p. 417.

<sup>16</sup> Cf. E. Rybicka, op. cit., p. 236.

<sup>17</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p. 323.

<sup>18</sup> Ibidem, p. 258.

Texaco se mêle au “je” du quartier »<sup>19</sup>. Le sentiment unitaire des habitants est un des résultats des luttes contre l’En-ville :

Je voulais qu’il soit chanté quelque part, dans l’écoute des générations à venir que nous nous étions battus avec l’En-ville, non pour le conquérir (lui qui en fait nous gobait), mais pour nous conquérir nous-mêmes dans l’inédit créole qu’il nous fallait nommer – en nous-mêmes pour nous-mêmes – jusqu’à notre pleine autorité<sup>20</sup>.

L’En-ville se révèle un stimulus pour les Créoles, la lutte définit bien leur but. Texaco semble être un résultat de ces opérations. Ce bidonville, chaque fois détruit, se relève, mais ce qui est plus important encore, c’est la détermination des habitants, qui reconstruisent chaque fois d’une manière de plus en plus forte les principes qui y régissent se reformulant chaque fois plus nettement. Cette capacité à concevoir toujours de nouveau est remarquée par Jean-Louis Joubert qui, caractérisant l’œuvre d’Édouard Glissant, dit : « L’inventivité est la marque du monde créole »<sup>21</sup>.

En conclusion, peut-on répondre à la question du titre et constater d’une façon nette que Texaco était plutôt créée ou créante ? Les deux actions paraissent être bien remplies. D’abord les habitants doivent se mesurer avec une grande ville qui les rejette. Puis, trouvant un morceau d’espace, ils réussissent à le défendre. Le combat protégeant leurs domiciles a délivré en eux l’esprit de ce lieu. Ils pouvaient enfin s’identifier avec la terre. C’est le résultat d’une action effectuée par la ville, la ville qui crée, qui agit, la ville qui devient enfin le personnage du roman.

---

<sup>19</sup> <http://martinique.rfo.fr/article11.html> (consulté le 20 janvier 2007).

<sup>20</sup> P. Chamoiseau, op. cit., p. 427.

<sup>21</sup> J.-L. Joubert, *Édouard Glissant*, Paris, ADPF, 2005, p. 43.